



HAL
open science

Deux regards sur les contrecultures et cultures jeunes

Pierre Bruno

► **To cite this version:**

Pierre Bruno. Deux regards sur les contrecultures et cultures jeunes. *Le Français Aujourd'hui*, 2007, Les genres : Corpus, usages, pratiques, 159 (159), pp.107-107. 10.3917/lfa.159.0107 . hal-00484682

HAL Id: hal-00484682

<https://hal.science/hal-00484682v1>

Submitted on 30 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DEUX REGARDS SUR LES CONTRECULTURES ET CULTURES JEUNES

Par Pierre BRUNO

IUT de Dijon

Le poids de la tradition des *cultural studies* explique, en comparaison avec la production scientifique française, le nombre important d'études anglophones portant sur la question des contrecultures (spécifiques aux nouvelles générations ou pas). Sans doute, aucun des ouvrages publiés ces dernières années ne peut prétendre répondre aux multiples interrogations des enseignants, parents et autres médiateurs culturels ; pour autant, certains d'entre eux permettent indéniablement une avancée des connaissances.

La « préhistoire » de la culture jeune

Dans son ouvrage *Teenage : The Creation of Youth Culture*, Jon Savage partant du constat partagé du développement de la culture « jeune » au tournant des années 1950, en étudie la « préhistoire secrète » depuis 1875, date où selon l'auteur apparaissent concrètement deux stéréotypes : le génie et le monstre, l'adolescente artiste (Marie Bashkirtseff, 16 ans) et l'adolescent criminel (Jesse Pomeroy, 15 ans, poursuivi pour le meurtre accompagné de tortures d'une dizaine d'enfants). Si la mise à jour de cette « préhistoire » ne modifie pas l'état actuel des savoirs, elle en confirme les principales hypothèses (dont la fausseté des discours catastrophistes sur l'état actuel de la jeunesse ou de son rapport à la culture), explique la prégnance de certaines représentations par leur ancienneté et apporte sur bien des points de nouveaux éclairages.

Ainsi, l'ouvrage confirme et permet de mieux comprendre pourquoi il reste difficile de définir la culture « ado » – doit-on parler des pratiques d'une population donnée définie par son âge biologique, de pratiques spécifiques mais minoritaires, ou d'un ensemble de biens spécifiques (avec tout le flou que peut comporter leur délimitation) ? De fait la reconnaissance de l'adolescence (ou du moins sa visibilité) est étroitement liée à l'accroissement de son pouvoir d'achat donc aux biens matériels consommés. Le lien entre adolescence et industries culturelles de masse est d'autant plus étroit (même s'il reste à définir avec précision) que les deux phénomènes sont historiquement liés par la simultanéité de leur développement dans les années 1920-1930. De même, l'ouvrage permet de mieux comprendre les raisons de la suprématie américaine. Sans doute s'explique-t-elle en partie

par des raisons économiques ou idéologiques, mais J. Savage rappelle par un raccourci saisissant que la semaine où a été publiée à New York la première déclaration du droit des adolescents (*A Teen-Age Bill of Rights*), Anne Franck était envoyée à Bergen Belsen. Et l'ouvrage a le mérite de bien montrer en quoi les deux guerres mondiales, par delà les importantes pertes humaines, ont profondément remis en cause les représentations européennes de la jeunesse laissant ainsi la place libre aux modèles venus des États-Unis.

L'ouvrage s'attache aussi à parler tant des mouvements de masse, des conditions concrètes de vie du plus grand nombre d'adolescents que des figures littéraires ou médiatiques de cet âge de la vie. Sans doute faut-il se garder de l'illusion de la littérature comme reflet de la société, l'audience de certains des auteurs cités restant vraisemblablement réduite. Pour autant, l'adolescence apparaît comme un phénomène littéraire avant d'être un phénomène scientifique, et on peut s'interroger sur le poids des représentations lettrées sur la constitution de l'objet scientifique. La première étude, publiée par Stanley Hall en 1904 reprend sur bien des points des idées développées précédemment dans les textes littéraires. Si l'influence de Rimbaud est bien visible en France, l'ouvrage monte aussi l'influence d'auteurs parfois inattendus. Ainsi, Oscar Wilde a fortement contribué à véhiculer des idées novatrices, provocatrices en son temps (son destin en témoigne) qui deviendront par la suite autant de stéréotypes sur la vigueur et le mérite des générations montantes (« Les personnes âgées croient tous, les personnes entre deux âges doutent de tout, les jeunes savent tout »). Plus profondément, O. Wilde contribue à structurer les courants idéologiques qui traversent alors la jeunesse : pour J. Savage, « Grâce, en partie, aux propres efforts de O. Wilde, le style de vie esthétique du romantisme se développe au sein de la bourgeoisie britannique comme une troisième voie entre le militarisme et la révolution » (p. 30, traduction de l'auteur). Par ailleurs, et tout en se gardant d'homologies réductrices, il est possible de s'interroger sur la constitution précoce d'écrits juvéniles stéréotypés. Le *Journal* de Marie Bashkirtseff, possède ainsi de curieuses ressemblances « psychologiques » avec les journaux publiés aujourd'hui dans les collections de littérature pour la jeunesse.

Par ailleurs, cette étude confirme, même si l'on ne devrait plus avoir à le rappeler, que la délinquance juvénile est un phénomène ancien. Différence majeure il est vrai, au vu de leurs conditions de vie, les jeunes délinquants de la fin du XIX^e siècle dépassant difficilement les 60 kg et 1 m 60, étaient, la vingtaine arrivée, morts, en prison ou dans un état de délabrement physique qui les rendait inoffensifs. De même, le lien entre médias et délinquance n'est pas chose nouvelle : dès 1912, l'influence néfaste du cinéma est évoquée pour expliquer certains comportements criminels. En revanche, l'ouvrage montre aussi le lien étroit qui s'établit très vite entre médias et groupes délinquants. Dès 1890, des photos de gangs apparaissent dans les médias. L'une d'elles est d'ailleurs reproduite dans l'ouvrage et l'on voit distinctement les jeunes prendre des poses ostentatoirement patibulaires (moins d'une demi-heure après la prise de la photo certains de ces jeunes seront arrêtés pour avoir agressé un colporteur juif et avoir tenté

en vain de lui scier le cou). De fait, dès cette époque, comme un accord implicite se fait entre des jeunes marginaux en quête de reconnaissance et des médias en quête de spectaculaire. Ce sont ces médias qui formalisent une délinquance fragmentée, qui créent les « apaches » en France et les « hooligans » au Royaume-Uni. Comme le dira Amélie Hélie (« Casque d'Or ») lors de son procès : « Les Apaches ! Les Mohicans ! Casque d'Or ! Tout ça c'est des inventions de journalistes. Entre nous, on s'appelle les copains ! » (p. 47). Notons aussi que les termes choisis alors font appel à la xénophobie du public. Le mot d'*apache* parle de lui-même (et confirme l'influence précoce de mode de vie américain sur les discours autour de la délinquance européenne) et celui d'*hooligan*, dont on ne connaît pas l'origine (même si un journaliste de l'époque le fait remonter à un hypothétique Patrick Hooligan présenté comme le « Mahomet » de ce « culte »), tire vraisemblablement son succès en Angleterre de ses connotations irlandaises (d'où aussi le prénom de Patrick). Mais ceci, bien sûr, n'a plus cours aujourd'hui.

À quoi sert la contreculture ?

S'il n'ouvre pas, pour sa part, de nouvelles perspectives, l'ouvrage des Canadiens, Joseph Heath et Andrew Potter, *The Rebel Sell : Why the Culture can't be jammed*, témoigne de la vivacité des débats autour de la contreculture. Aux antipodes des débats français sur le déclin de la culture scolaire et humaniste, la question posée est celle de savoir si cette dernière (et plus particulièrement celle engagée dans le combat anticonsumériste) possède une véritable portée révolutionnaire ou si, au contraire, elle ne fait que renforcer un système qu'elle dénonce mais avec lequel elle partagerait un grand nombre de valeurs. Chacun pourra partager ou pas le point de vue des auteurs, mais du moins il est possible de s'accorder avec eux sur le constat de l'intégration ou de la récupération par les groupes industriels et les médias dominants de thèmes ou d'icônes issus de la contreculture (dont Naomi Klein ou, pour les plus anciens, Williams S. Burroughs devenu porteparole de Nike). De même, l'ouvrage propose des analyses pertinentes de productions hollywoodiennes comme *Pleasantville* ou plus récemment *Matrix* et *American Beauty*, montrant que ces succès commerciaux reprennent les valeurs « subversives » de cette même contreculture.

Cette dernière s'inscrit dans une longue tradition où se retrouve l'influence de la pensée rousseauiste comme celle des stéréotypes littéraires incarnés par les personnages de *La Bohème* – pour certains auteurs comme Ken Goffman, auteur de *Counterculture Through the Ages : From Abraham to Acid House* (éditions Villard, 2004), la contreculture est aussi vieille que la Bible. Plus spécifiquement, elle se développe aux États-Unis depuis l'après-guerre et l'on peut en suivre la constitution progressive avec des textes significatifs comme *The Hip ans the Square* où Norman Mailer en 1959 fixe un certain nombre d'oppositions devenues autant de stéréotypes rebattus : l'esprit contre le corps, l'individu contre la société, le Noir contre le Blanc (en terme de couleur de peau s'entend) ou la marijuana contre

l'alcool. Dans la décennie suivante, l'ouvrage de Theodore Roszak, *The Making of a Counter Culture*, contribuera en 1969 à diffuser largement ce concept comme ses principales valeurs. J. Heath et A. Potter montrent bien d'ailleurs comment le succès de certaines d'entre elles, comme le primat de la révolution personnelle par rapport au jeu des réformes politiques, avait pu être annoncé, au début de la décennie, par les réflexions d'Hannah Arendt sur le procès d'Eichmann ou les expériences de Stanley Milgram sur la soumission (popularisée en France par le film d'Henri Verneuil, *I comme Icare*).

Le fond du débat ne porte guère sur la remise en cause des observations ou des critiques faites par les auteurs cités. Le constat apparaît accablant sur bien des points (concernant plus spécifiquement la culture « jeune », la journaliste Alissa Quart dans son ouvrage *Branded : The Buying et Selling of Teenagers*, fait un constat accablant de la pression normative à laquelle sont soumis les adolescents américains : recours de plus en plus précoce au maquillage, développement du recours à la chirurgie esthétique ou aux stéroïdes). Le débat porte sur deux points :

1. Ces cultures sont-elles homogènes (égalitaires ou « uniformisatrices ») ou distinctives ?

2. Par delà leur altérité « culturelle » sont-elles en rupture ou en accord avec les valeurs du capitalisme ?

En France, les cultures dites jeunes sont généralement perçues comme homogènes et ce, que l'on y voie la promesse d'une démocratie à venir ou, au contraire, une preuve de la montée de modernes « tyrannies ». Pour J. Heath et A. Potter, citant les travaux de P. Bourdieu et se démarquant des analyses de J. Baudrillard, ces hypothèses oublient la dimension fondamentalement distinctive des pratiques culturelles. Tout d'abord, les symboles issus de la rue (les sweatshirts avec capuche portés initialement par des dealers soucieux de se protéger des intempéries) ne se diffusent qu'après avoir été récupérés par les industries du loisir de masse et portés par des rappeurs et des basketteurs de la NBA. Ensuite, ces cultures présentées comme alternatives sont fondées avant tout sur une volonté de se distinguer du plus grand nombre. Pour eux, le discours anticonsumériste est un avatar de la critique de la civilisation de masse et le fondement de son succès (comme celui du consumérisme d'ailleurs) est à rechercher dans un souci de se démarquer du vulgaire. Ainsi, la contreculture est d'autant moins une alternative potentielle à l'ordre existant qu'elle en partage les valeurs fondamentales. Cet ouvrage vise dès lors à prouver que « s'il y avait un conflit culturel indéniable entre les membres de la contreculture et les défenseurs de l'ordre ancien américain et protestant, il n'y a jamais eu la moindre tension entre les valeurs de la contreculture et celles nécessaires au bon fonctionnement du système économique capitaliste. La contreculture était profondément, intensivement, entrepreneuriale. Elle reflétait l'esprit le plus authentique du capitalisme » (p. 3).

D'un point de vue théorique, le lecteur français n'apprendra peut-être pas grand-chose. Pour ne prendre qu'un exemple, les auteurs ne font que reprendre des idées développées précédemment par P. Bourdieu dans *La Distinction* (en particulier dans les pages consacrées à la petite bourgeoisie

nouvelle, qui annonce ce que l'on appellera plus tard le phénomène « bobo ». Il est toutefois significatif de voir que, sur le sujet qui nous intéresse, ce fond théorique francophone trouve (paradoxalement ?) une plus grande audience dans les pays anglosaxons.

Malgré son mérite premier, qui est de diffuser largement la question de la dimension distinctive des contrecultures dont celles qualifiées de juvéniles, l'ouvrage soulève deux questions. La première est celle de la transposition de la question culturelle dans le champ politique. Autant il est illusoire de nier les implications politiques des discours sur la culture, autant il est dangereux de traduire en l'état ces derniers en termes politiques. J. Heath et A. Potter établissent un lien entre contreculture et radicalisme politique reprochant à plusieurs reprises à ses tenants de refuser des solutions applicables à court terme, et de contribuer ainsi au maintien de l'ordre existant. Ceci n'est pas toujours faux, mais il faut reconnaître aussi – mais peut-être est-ce là à lier aux contextes nationaux – que certaines positions aujourd'hui « radicales » (sur les nationalisations ou les régimes de retraite) étaient des positions « réformistes » il y a une vingtaine d'années ; et donc que les termes de l'opposition ne veulent pas dire grand-chose en termes de responsabilité ou irresponsabilité politiques. La seconde est le flou du concept de contreculture. Ce flou est inhérent à l'objet et, sans doute, en explique-t-il le succès, mais il reste difficile d'analyser comme un ensemble cohérent le souci distinctif des nouvelles fractions de la bourgeoisie urbaine, la nécessité de repenser le progressisme politique à la lumière des écrits de H. Arendt ou de S. Milgram, et les agissements crapoteux de guérisseurs, d'illuminés ou d'escrocs. Le concept de contreculture, comme celui de culture jeune, recoupe des réalités, certes étroitement imbriquées, mais dont la diversité aurait rendu nécessaire une déconstruction préalable de l'objet de cette étude.

Pierre BRUNO

Bibliographie

- SAVAGE J. (2007), *Teenage : The Creation of Youth Culture*, New York, Viking.
- HEATH J. & POTTER A. (2005), *The Rebel Sell : Why the Culture can't be jammed*, Toronto, Harper.